

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHED WEEKLY

NEW ORLEANS, LA. OFFICE: 233 RUE DE CHARLES

Entered at the Post Office at New Orleans

FOR THE LITTLE ANCHORS OF DEPARTURE

SOMMAIRE

- Nous l'Arche. Une Nuit Terrible. La Veille du Bonheur. Pourquoi? poésie. Courants magnétiques. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chiflon. L'actualité, etc., etc.

Les forces navales des Etats-Unis.

Les forces navales des Etats-Unis se sont considérablement accrues au cours des dix dernières années. Le gouvernement a compris qu'ayant des côtes d'une étendue très grande il ne lui serait possible de les protéger contre toute invasion qu'à la condition de posséder une marine puissante...

Nous lisons l'autre jour un article dans un des grands journaux parisiens traitant la question de l'expansion navale au point de vue mondial; et il y était dit que les Américains n'avaient nullement à craindre l'invasion étrangère; que quelques villes pourraient leur être détruites, mais que jamais une armée, si puissante fut-elle, pénétrerait chez eux.

Cela est peut-être vrai: mais les Américains n'ont-ils pas acquis de nouvelles possessions dernièrement: les Philippines, Porto Rico et autres, et ne leur faudrait-il pas, le cas échéant, défendre ces possessions?

Une armée territoriale ne suffit pas à une grande nation; il lui faut aussi une flotte, quand ce ne serait que pour tenir son rang dans le monde, pour promener son pavillon sur les mers et entretenir des relations amicales avec les autres nations. Luxe coûteux nous objectera-t-on; mais dans la vie des peuples comme dans celle des hommes, il y a des devoirs qui s'imposent, auxquels il n'est guère possible de se soustraire; et pour mieux préciser notre pensée, rappelons le mot qui sera éternellement vrai, car l'amour-propre sera toujours de ce monde: Noblesse oblige.

La flotte américaine, pour n'être pas la plus puissante de toutes, n'en est pas la moins forte; et le dernier Congrès a fait une allocation destinée à la construction de deux cuirassés de 16,000 tonnes chacun. On semble croire que le prochain Congrès ordonnera l'augmentation du tonnage des nouveaux navires; ils seront de 18,000 au lieu de 16,000 tonnes. La mesure sera-t-elle approuvée par l'Amirauté américaine? C'est probable, mais Macaroff, l'amiral russe qui perdit la vie sur le "Petropavlovsk" que fit sauter une torpille près de Port Arthur, l'eût condamné assurément...

En parallèle avec ceci, vous avez plus d'une fois fait allusion à la sympathie que n'a cessé de nous témoigner dans nos durs moments d'épreuves l'auguste ami de la Russie, Sa Majesté l'empereur d'Allemagne.

ment, adversaire qu'il était des grosses unités. Le général Adolphe Meyer, qui représente la Louisiane au Congrès depuis des années et qui est justement considéré le membre le plus éminent de la Commission des Affaires Navales, est d'avis que les Etats-Unis se contenteront de la troisième place dans les marines du monde. Il ne croit pas que leurs aspirations doivent aller au-delà, pour les services que le gouvernement américain attend de ses marins. Il est d'avis qu'une flotte de troisième ordre suffirait à défendre nos côtes; mais sait-on quelles destinations sont réservées à notre pays? Les amitiés sont si fragiles et les alliances si faciles de nos jours.

LETTRE DE PETERSBOURG.

La réception de M. Witte.

St-Petersbourg, 1512 septembre. Voici quelques lignes touchant la réception faite à M. Witte à son retour dans sa capitale. Nonobstant l'heure matinale, surtout pour Petersbourg à cette époque de l'année, une foule immense, composée d'éléments de toutes les classes de la société se pressait aux abords de la gare de Varsövie.

Elle était venue pour rencontrer M. Witte et lui témoigner très respectueusement sa vive sympathie pour sa personne et le remercier du service qu'il vient de rendre à son pays en mettant fin à cette guerre si impopulaire et qui a fait tant de victimes. Sur le quai de la gare, en plus des personnages officiels, on voyait les représentants de la presse, de la finance, du commerce et de l'industrie, de la littérature et de l'intellectualisme; en un mot: de tout ce qui, à Petersbourg, pense et agit.

Exactement, à 8 h. 25, le train de Berlin entra en gare et, à la portière du wagon de la Société des wagons-lits, apparurent la haute stature de M. Witte et la gracieuse silhouette de Mme Witte.

Aussitôt la foule se précipite, formant devant le wagon une muraille humaine tandis que dans l'air retentissent des milliers de vivats et de hurrahs!

Peu à peu, cependant, le calme se rétablit et l'on entend la voix sympathique de M. Episcanoff, qui en termes émus, a le premier l'honneur de souhaiter la bienvenue à celui dont l'esprit, le cœur et l'intelligence se prodiguent sans relâche, et depuis tant d'années, pour le bien de la Russie!

Peu de temps, cependant, le calme se rétablit et l'on entend la voix sympathique de M. Episcanoff, qui en termes émus, a le premier l'honneur de souhaiter la bienvenue à celui dont l'esprit, le cœur et l'intelligence se prodiguent sans relâche, et depuis tant d'années, pour le bien de la Russie!

Un discours, fut couvert d'unanimes applaudissements; en voici quelques passages: ...Ce qui a le plus réjoui nos cœurs russes, c'est de voir que, dans votre extrême modestie, vous avez déclaré partout que vous attribuez tous les succès remportés par vous à Portsmouth, à Sa Majesté l'Empereur!

Vous avez souligné votre respect et votre admiration sans bornes pour le président Roosevelt comme l'initiateur de la grande œuvre de la paix en Extrême-Orient, et le jeune frère que vous avez planté sur la tombe du grand Washington sera l'emblème de la jeune amitié qui nous unit à la grande et belle nation américaine.

En parallèle avec ceci, vous avez plus d'une fois fait allusion à la sympathie que n'a cessé de nous témoigner dans nos durs moments d'épreuves l'auguste ami de la Russie, Sa Majesté l'empereur d'Allemagne.

De vous seul, vous n'avez jamais dit un mot! Permettez-moi donc de, non seulement vous dire, mais vous crier du fond de nos cœurs débordants d'enthousiasme et de reconnaissance, que la plus grande part de tout, c'est à vous que nous la devons!

La réponse de M. Witte fut courte mais empreinte d'une sincérité et d'une chaleur qui firent sur le public une impression énorme. Nous n'en donnons que la fin. Si vraiment, en tout ceci, j'ai un mérite, lequel petit qu'il soit, c'est celui d'avoir rempli les vœux et les instructions de mon souverain, comme son fidèle sujet, comme patriote russe, comme votre frère à tous, frère qui a vécu de cœur et d'âme avec vous et qui a senti, ainsi que vous, combien grandes ont été depuis deux ans les souffrances de la Russie.

C'est mon amour pour notre patrie qui m'a permis de mener à bonne fin ma mission.

Des hurrahs retentissants se font entendre, des milliers de mains se tendent vers M. Witte, et c'est à grand-peine que l'illustre homme d'Etat parvient à gagner le landau qui, au par, traversant une foule compacte, descend la perspective Ismailowsky.

La rencontre de MM. Cassagnac et Noulens.

A la suite d'un article de M. Guy de Cassagnac, paru dans l'"Autorité", M. Noulens, député du Gers, a envoyé ses témoins, MM. Destieux-Junca et de Peraldi, à M. de Cassagnac qui, de son côté, avait choisi pour le représenter M. le marquis de Pins et M. Gabriel Baume.

Toute conciliation ayant été, à la suite des pourparlers, reconnue impossible par les quatre témoins, une rencontre a été jugée inévitable. Elle a eu lieu le 2 octobre à la halle couverte de Riscle (Gers). L'arme choisie était l'épée de combat.

A la première reprise, M. Noulens a été atteint d'une blessure pénétrante à la région abdominale droite. Le combat, sur l'avis des médecins, a pris fin aussitôt.

Revue des Deux Mondes.

- 1.-Mon Oncle Flo, troisième partie, par M. André Theuriot, de l'Académie Française. 2.-La Science des Mœurs remplacera-t-elle la Morale? par M. Alfred Fouillée, de l'Académie des Sciences morales. 3.-La Retrospection de Belfort (1871-1873), par M. le général Bourrelly. 4.-Lettres de Jeunesse d'Eugène Fromentin (1842-1845), par M. Jacques André Méry. 5.-Julien l'Apostat, d'après de récentes Publications, par Louis du Sommerard. 6.-L'Art Français, de la Fin du Moyen Age - L'Apparition du Patinétique, par M. Emile Mâle. 7.-L'Organisation de l'Empire Hindou, par M. Paul Minard. 8.-Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes. 9.-Bulletin Bibliographique.



LA CROISIÈRE SCIENTIFIQUE DE S. A. S. LE PRINCE DE MONACO

S. A. S. le prince de Monaco est arrivé à Marseille ces jours derniers, après une croisière de deux mois dans l'océan Atlantique. Au cours de cette croisière, le Prince a poursuivi ses recherches océanographiques par l'étude de la faune de la mer des Sargasses et l'exploration du massif agoréen.

Des expériences relatives à la météorologie des hautes couches de l'atmosphère au-dessus des océans ont eu lieu également suivant les méthodes de M. le professeur Hergesell, de Strasbourg, qui a accompagné le prince pendant une partie du voyage. Les ascensions de ballons-sondes couplés ont permis d'explorer la haute atmosphère jusqu'à des hauteurs qui ont dépassé 10,000 mètres et ont même atteint 14,000 mètres.

Ces ascensions ont complété les recherches exécutées l'année dernière dans la région des vents alizés, à l'aide de cerfs-volants. Elles ont fait l'objet d'une note préliminaire présentée à l'Académie des sciences le 11 septembre par S. A. S. le prince de Monaco.

La méthode des ballons-sondes couplés a pour objet d'élever l'instrument enregistreur à l'aide de deux ballons inégalement gonflés, dont l'un éclate lorsque sa pression intérieure dépasse la limite d'élasticité de l'enveloppe. Le second ballon n'ayant pas une force ascensionnelle suffisante pour supporter l'ensemble du système, l'instrument redescend, et dès que le lest est à l'eau, il est maintenu à une hauteur de cinquante mètres environ par le ballon encore gonflé. A bord du navire on suit les ballons en prenant à intervalles fixes la direction azimutale et la hauteur angulaire. Ces deux données permettent ensuite de calculer la course exacte des ballons et de connaître la direction et la vitesse des différents courants qu'ils ont traversés.

NAVIGATION FLUVIALE. Départs de bateaux à vapeur DIMANCHE, 15 OCTOBRE 1905.

CONSULAT DE FRANCE

Le Consulat de France est ouvert de 10 h. a. m. à 3 h. p. m.; le samedi, de 10 h. a. m. à 1 p. m. Le Consul, M. V. Dejoux, reçoit TOUS LES JOURS de 10 h. à midi. TOUTES les personnes qui désirent s'entretenir avec lui. 6 oct - 2 ren

ST-CHARLES ORPHEUM.

La direction de ce théâtre est toujours à l'affût de spectacles nouveaux, attrayants, on le sait; et c'est ce souci dont elle a tous jours fait preuve d'intéresser les habitudes de son théâtre qui a valu à ce dernier son incontesté popularité. Dans la troupe qui cède demain soir la scène à une troupe nouvelle il y a des artistes qui ont fait l'admiration et d'autre l'émerveillement des spectateurs, par leur verve endiablée, leurs saillies fines, les uns; par leurs talents divers les autres. C'est ce soir que ces artistes là: comédiens, chanteurs, acrobates, musiciens feront leurs adieux au public de l'Orpheum, c'est dire que la salle contiendra malheureusement la foule qui s'y pressera.

Dans la troupe qui débute demain, M. Edmond Day et ses comédiens se feront applaudir dans une pièce qui a obtenu de retentissants succès partout; elle est intitulée: "The Sheriff". L'incident qui a servi de canevas à l'auteur, M. Day, se produit dans l'Arizona, aux environs d'une petite station de chemin de fer perdue dans un bois; et vous le devinez si nous ne vous le disions pas, l'amour, l'indispensable, l'éternel amour y joue un rôle. M. Day a créé dans sa pièce un rôle ou deux d'une originalité qui n'échappera pas à l'appréciation du public; et les situations y sont fortes, bien menées et d'un puissant effet.

Comme acteur, M. Day possède un talent transcendant. Il a de la tenue en scène, une diction remarquable et un tempérament traduisant les sentiments les plus divers, les plus opposés. Il aura pour lui donner la réplique des sujets qui ne sont pas ordinaires, Patrice Winston et Robert Watson.

Joe Flynn un type des mieux réussis de comique, fait aussi partie du groupe sur lequel se lèvera le rideau de l'Orpheum demain soir.

Zazelle et Vernon paraîtront



ZOA MATHEWS, "The Yankee Doodle Girl", à l'Orpheum, demain soir.

EPIDEMIE DE 1878.

Population 214,000.

Table with columns: Nouv. cas, Total, Décès, Total. Rows for months from July to October.

EPIDEMIE DE 1905.

Population 327,000.

Table with columns: Nouv. cas, Total, Décès, Total. Rows for months from July to October.

clairvoyante, pour ignorer ce qui s'est passé. Je m'en doute peut-être, mais je ne le sais pas. -Voilà, ne faites pas l'enfant... Au point où nous en sommes devons-nous avoir des secrets l'un par l'autre? -Je ne dis pas non, mais... -N'êtes-vous pas déjà presque ma femme? -Pas encore. -Puisque le consentement est donné, que nous manque-t-il? -Le sacrement à l'église, le contrat chez le notaire, car nous aurons un contrat! -Sans doute, des capitalistes! Et Yves-Marie en souriant. -Et enfin la promenade à la mairie... C'est beaucoup tout ça... Le Breton déclara vivement: -Ce n'est rien puisque nous sommes d'accord. J'ai demandé mes papiers; d'ici à quelques jours nous serons affichés dans les boîtes... Louise Chemin Yves Marie Pléneuc. Il soupira: -Plus nous attendrons, plus ce sera de temps perdu... Il revint au comte de Rouvres: -Écoutez, dit-il, en s'approchant, tant que vous êtes chez cet homme, je suis indigné et j'ai des envies d'aller vous arracher de sa maison. -Pourquoi? -Le garçon qui s'était fait at-tendre apportait les deux cock tails.

Dès qu'il se fut éloigné, Yves-Marie continua en appuyant sur les mots: -Parce que le comte de Rouvres est un des plus grands mal-faiteurs de ce temps-ci. Louise ne protesta pas. Le Breton s'expliquait: -Écoutez moi bien. Vous ne m'en voudrez pas?... -Oh! non ami... -Nous savons tout. Il a fait tuer son cousin André de Bré-vannes afin d'avoir ses biens... Pour ce meurtre il a payé un misérable du village de Fontaine... -Qui donc? -Clopin. -Vous le savez? -Nous en sommes sûrs. Ce n'est pas tout. C'est lui qui a fait voler, frapper de coups de couteau et jeter à la Seine Jean Villedieu que j'ai en le bonheur d'en retirer... Il y avait un enfant du duc de Brévanne, une petite fille; il l'a dépossédée de tout ce qui pouvait lui être donné par son père; il a supprimé dans les lettres écrites à la duchesse dans l'intérêt de la jeune mère mourante... -Qui vous l'a dit? balbutia Louise en blémissant. -Qu'importe! c'est connu. Ce qu'on ignore, c'est le nom de la personne qui l'a aidé dans cette manœuvre odieuse... N'est-ce pas que je n'avais pas besoin de vous apprendre ces choses là et que vous les connaissiez, vous aussi... Soyez sincère, chère amie... -Pas d'une façon certaine... -Vous les soupçonniez au moins? -C'est vrai. -Vous voyez bien que vous ne pouvez pas rester chez un maître qui a tant d'atrocités sur la conscience. Un mauvais sourire crispé les lèvres de l'ancienne femme de chambre. Elle s'était juré de se venger des mépris de l'homme qu'elle avait tant aimé. Elle jugea de l'occasion propice. -Je croyais M. Villedieu remis avec son voisin, M. Xavier? dit-elle. -En effet... -Ne doit-il pas être des invités de Fontaine-aux-Bois, ces jours-ci? Le Breton hésita un instant et brûla ses vaisseaux. -Vous me jurez de garder le silence? demanda-t-il. -Ne craignez rien. Ne suis-je pas toute à vous? -Eh bien! fit Yves Marie comment voulez-vous que ce pauvre M. Villedieu oublie que le comte de Rouvres a été le vrai meurtrier du duc de Brévanne qu'il aimait comme un frère et qu'il a failli être le sien? -Alors il s'en va!... -A punir! Peut-être. -Écoutez-moi donc, fit Louise rageuse.

Pendant vingt minutes, en phrases courtes, hachées, avec un frisson de rage, elle raconta tout à celui qu'elle considérait déjà comme son mari. Elle lui révéla ce qui s'était passé. Elle entra dans les moindres détails de crimes inconnus du comte de Rouvres. Arrivée à l'histoire de la mort tragique de la vieille duchesse, elle lui apprit comment par hasard elle avait été le témoin de cet assassinat, comment la peur l'avait rendue muette et lui avait fermé la bouche. Dans ces aveux elle n'omit qu'une chose, la part qu'elle avait prise à ces infamies et le rôle qu'elle avait joué par dévotion à cet amant qu'elle vendait dans un coup de colère, dans un de ces accès de jalousie féroce et de vanité blessée auxquels les femmes les meilleures sont sujettes quand leur amour et leur orgueil ont été foulés aux pieds. Elle expliqua à son futur les regrets de la duchesse, son deuil à la suite de la mort du petit-fils qu'elle adorait et le désir exaspéré qu'elle avait de retrouver la malheureuse jeune fille du pavillon de Fontaine et l'enfant qu'elle eût adopté avec joie en souvenir de son André. Et pendant cette confession dans laquelle elle n'épargnait qu'une coupable, excusable peut-être à cause de sa passion, les vaines, les charades, les romances sans paroles, couraient sa voix

sourde comme celle des fidèles au guichet d'un confessionnal. Yves-Marie avait atteint son but. Il savait tout. A minuit lorsqu'il la déposa au seuil de l'hôtel de Brévanne, il la serra dans ses bras avec énergie et la paya d'un long baiser. Et comme elle murmura: -J'ai peut-être eu tort de te confier tant de choses... il lui affirma, un peu électricité lui-même par le charme de cette en-jôleuse, afin d'entretenir ses illusions. -Ne crains rien!... C'est entre nous... Je t'aime... Je t'adore. C'était vrai au moment où il prononçait ces paroles. Mais combien de temps devait durer cet amour? XII CAMARADES? C'était la morte saison. L'été touchait à sa fin; l'automne ne commençait pas encore. Les modes étaient dans le marasme, à peu près comme un malade atteint de neurasthénie. Jadis on disait d'humeurs noires. La science a changé le mot. C'est un truc. Elle aime à parler grec ou latin pour dérober la popularité et se donner des airs profonds.

La mélancolie est souvent le commencement de l'amour. Vers cinq heures du soir, elle battait mélancoliquement de ses doigts un peu févreux un pas redoublé sur une vitre, en songeant qu'à ce moment même son amie roula vers Paris et ne devait plus être loin d'elle. Tout à coup, elle eut un mouvement de joie et cette exclamation s'échappa de ses lèvres: -Tiens, Jeanne! Quelques-unes de ses camarades l'entendirent. Elles se penchèrent au dehors. Au milieu de la chaussée, une victoria dernier modèle roulait attelée d'un seul cheval, mais remarquablement souple et beau. L'air profond se chiffra sur la note. Méfiez-vous des docteurs obscurs et solennels, des charlatans à grands mots nouveaux et à phrases casabianques. Chez Césarine, ces demoiselles passaient une partie de leur temps à regarder aux fenêtres les rares passants de la rue de la Paix. Point d'équipages de maîtres, peu d'élégantes, des étrangers, des provinciaux, qui n'entraient jamais où à peu près chez la célèbre artiste en chapeaux. On est artiste comme on pent. L'important est de l'être dans une spécialité quelconque. Les riches, les oisifs, ceux qui ont pignon sur rue et châteaux aux champs, sur les champs, à la campagne à la poursuite du perdreau volage et du levraut fuyant, ou jouissaient de leur reste aux bains de mer et aux villes d'eaux. Renée Larcher devenait de plus en plus rêveuse. Une jeune femme rayonnante de grâce et de joie, très simplement et pourtant très bien vêtue, levait les yeux vers le magasin où elle avait si longtemps tortillé des fleurs et chiffonné des rubans et des dentelles. Ce ne fut qu'un cri: -Ravissante, ma chère! -Quel genre! -En voilà une qui a eu de la veine! -Baronne, crois-tu?... La victoria s'arrêtait à la grande porte de la maison. Une demi minute plus tard, Jeanne entra au magasin, trouvant sa Renée devant elle et se jetant dans ses bras. -Toi! -Enfin! -Si tu savais comme je m'en-nuyais! Et les modistes de s'empresser -Comment, c'est vous, chère amie! -Heureuse? -Oui. La suite à dimanche prochain.

A la terrasse d'un café. -Ce pauvre Chose n'est pas décoré cette année. Les titres qu'il invoquait n'ont pas rélégué à l'examen.